

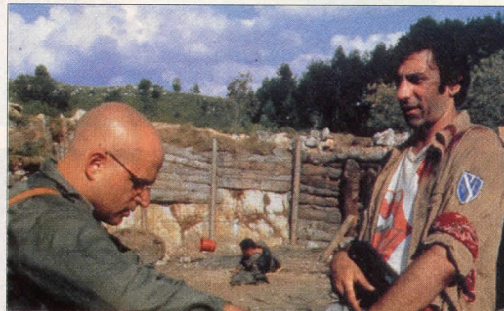
Prod.

trop prisonnier de l'urgence. Mon propos n'était pas seulement de dire la vérité mais de gagner. Mon idée fixe était que Balladur et Mitterrand donnent des armes aux Bosniaques et que Clinton lève l'embargo sur les armes. Il y avait une cause et il fallait qu'elle l'emporte. Ici, il y a un deuil et il faut qu'il fasse son œuvre. Ce sont deux logiques différentes. D'un côté, un film de combat, de l'autre, un film de distance.

Revenons sur les rapports des deux héros, le Serbe et le Bosniaque. – La force de « No Mans' Land », c'est qu'il se déploie sur deux registres. L'un, le registre de l'essentiel, où l'on comprend au travers de seulement quelques répliques que les Bosniaques étaient les victimes de cette guerre et, donc, qu'ils avaient raison, qu'ils étaient le parti du Droit. L'autre, celui de l'humour et de la drôlerie, où l'on voit que ces hommes ne sont ni des saints ni des diables mais que ce sont juste des hommes avec leurs colères, leurs passions, leur petitesse, leur part de grandeur dans certains cas. En un mot, le train ordinaire des affaires humaines que la guerre ne transfigure pas. Le fait d'être du bon ou du mauvais côté ne rend pas ces hommes très différents. Et néanmoins, Tanovic réussit à faire passer l'idée qu'il y avait des valeurs en jeu, que ce n'était pas bonnet blanc et blanc bonnet. Faire passer ces deux idées à la fois, c'est très fort.

A la vision de « No Man's Land », on a envie de revoir les films qui ont été réalisés pendant la guerre : le vôtre, « Lettre pour I », de Romain Goupil, « Veillées d'armes », de Marcel Ophüls... – C'est là encore l'une des fonctions positives de ce film : c'est qu'il permettra sans doute de réévaluer, de recontextualiser et de rendre leur vraie place – en haut ou en bas – aux œuvres qui le précèdent, ces œuvres filmées dans l'urgence. On saura si ces trois films sont réductibles à leurs circonstances, s'ils sont engloutis dans le moment qui leur a donné naissance et qui est passé, ou si une part d'eux excédait cette circonstance et continue de valoir aujourd'hui. Le film de Tanovic, comme tous les grands films, va permettre de réécrire l'histoire, de la réorganiser, et de périmé certaines des traces plus anciennes ou au contraire de leur redonner leur vraie place. C'est la fonction des œuvres importantes que de réinventer le passé.

Vous avez participé à la production de « Serbie, année



Photos : Dejan Vukic/Noe Productions

« La force de « No Mans' Land », c'est qu'il se déploie sur deux registres. L'un, le registre de l'essentiel, où l'on comprend au travers de seulement quelques répliques que les Bosniaques étaient les victimes. L'autre, celui de l'humour et de la drôlerie. »

zéro », de Goran Markovic, récemment présenté en sélection parallèle au Festival de Venise. Une suite de « Bosna ! » ?

– Un peu, oui. Pendant toutes ces années de guerre en Bosnie, j'ai prié pour qu'à Belgrade, on se sorte de cette immonde unanimité milosevicienne, que les consciences se réveillent, que les gens disent non. Goran Markovic a été parmi les premiers à le faire. Son film raconte la guerre vue depuis Belgrade dans la tête d'un artiste serbe. C'est un mélange entre fiction et réalité. Comme « Bosna ! » l'était. Comme « No Man's Land » l'est aussi, à sa façon : même s'il les a tournées, on a l'impression qu'il y a des images d'archives dans le film de Tanovic.

Vous venez de terminer un ouvrage, à paraître chez Grasset le 24 octobre, dans lequel vous revenez sur la guerre de Bosnie. – Pas seulement. Le vrai point de départ du livre, c'est la série de reportages que j'avais faits pour « le Monde » sur les damnés de la guerre. Mais à partir de là, c'est une réflexion sur la guerre en général, le retour ou la fin de l'Histoire, la figure du Kamikaze comme nouvelle figure « épocale » après l'ère du Travailleur (Jünger), du Prolétaire (Marx), du Réfugié (Arendt)...

Le rôle de la démocratie dans tout ça ? – Le drame des démocraties au siècle dernier, vous le connaissez : c'est qu'elles ont toujours été terriblement récalcitrantes à défendre leurs propres valeurs. Pensez au génocide arménien. A la non-intervention en Espagne. A Munich. A Berlin-Est en 1953. A Budapest en 1956. A Prague, à Tian'anmen, j'en passe sûrement. Alors aujourd'hui ? Les démocraties ont à faire face à une guerre nouvelle et terrible dont nous savons d'ores et déjà qu'elle sera longue, difficile, qu'elle aura affaire à un ennemi protéiforme, souvent invisible, et qui, à l'inverse de ce qui se passait dans la lutte avec le communisme, n'est pas réductible à des Etats. Avec des Etats, on fait la guerre, mais on négocie aussi, on fait des compromis. Là, c'est autre chose. Comment les démocraties traiteront-elles cet autre chose ? Sauront-elles être fermes et, en même temps, ne pas se contenter de ripostes militaires qui, nous le savons bien, ne traiteraient que la surface des choses ? Je ne sais pas. C'est la question.

■ Propos recueillis par Marie-Elisabeth Rouchy